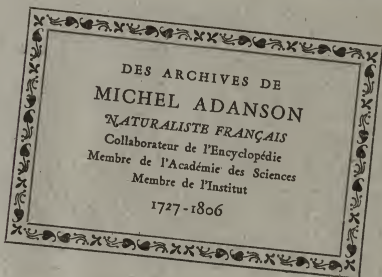
LA BOUCHE D'OR DE LA SOCIÉTÉ VÉRIDIQUE.

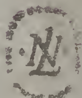
Vos trop coupables mains ont ébranlé l'empire;
D'infâmes aſſaſſins ont été vos ſupports.
Jouiſſez, ſcélérats, du fruit de leur délire;
Mais redoutez auſſi le réveil des remords.

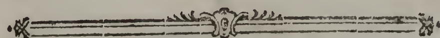
Par la vicomteſſe de G.

Commencement d'une bonne comédie dont on aura la ſuite, ſi le public nous y invite par ſon empreſſement.

150


DES ARCHIVES DE
MICHEL ADANSON
NATURALISTE FRANÇAIS
Collaborateur de l'Encyclopédie
Membre de l'Académie des Sciences
Membre de l'Institut
1727-1806


NL



LA BOUCHE D'OR
DE LA SOCIÉTÉ VÉRIDIQUE.

Nous avons trouvé dans notre boîte le commencement d'une piece dont on nous promet la ſuite.

Comme le fragment qu'on nous a donné renferme de grandes vérités, & annonce un ouvrage qui pourra faire plaiſir, nous le donnons au public tel que nous le recevons.

Si on nous tient parole, qu'on nous donne la ſuite, & que le public goûte cet eſſai, nous lui offrirons ce qu'on nous remettra.

Voici ce que nous avons.

152

LE TRIOMPHE DE LA RÉVOLUTION,

Comédie pour les uns, tragédie pour les autres.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. FORMOND, BROUILLONO.

BROUILLONO.

En vérité, M. Formond, c'est pour moi un grand plaisir de vous rencontrer. On est flatté de revoir ses anciens maîtres.

FORMOND.

Je te sais gré de ce sentiment; il me cause d'autant plus de satisfaction, qu'il m'annonce du changement dans ton caractere. Tu n'étois pas autrefois un excellent sujet : il me paroît que tu t'es réformé, & que tu ne t'en trouve pas mal. A ce que je vois, tu es un peu réconcilié avec la fortune.

BROUILLONO.

Oui, nous sommes actuellement assez bien ensemble; mais diable aussi, je travail, je suis attaché au duc d'Orléans.

F O R M O N D.

Ah ah! & ſur quel pied es-tu à lui?

B R O U I L L O N O.

Mais je cours beaucoup pour ſes affaires: je diſtribue une partie de ſes fonds, ſans oublier, comme bien vous l'entendez, le ſeigneur Brouillono.

F O R M O N D.

Comment, tu es ſon intendant?

B R O U I L L O N O.

Non, pas tout-à-fait.

F O R M O N D.

Je vois. Tu es agent d'affaires.

B R O U I L L O N O.

A peu-près. Pour faire réuſſir les entrepriſes du patron, je lui cherche du ſecours, des prôneurs, je lui achete des bras, & des louanges.

F O R M O N D.

C'eſt-à-dire que tu es toujours le même, un intrigant.

B R O U I L L O N O.

Oh! mais ici il ne s'agit plus de ces petits tours de ma jeuneſſe; je taille dans le grand

ſavez-vous que je contribue à régler les deſtins de la France.

FORMOND.

Je n'entends pas cela ; mets-moi un peu au fait.

BROUILLONO.

Eh! mais vous avez l'air de ne rien ſavoir? vous venez donc des antipodes ?

FORMOND.

J'arrive effectivement d'un très-long voyage, & tout ce que je vois me ſemble un rêve. Si tu peux m'inſtruire, tu me feras plaiſir.

BROUILLONO.

Vous ſavez à quel point l'ancien miniſtere avoit porté l'abus du pouvoir.

FORMOND.

Oui : je connois les fautes du gouvernement. Je ſais que des hommes ambitieux & ſans mœurs déshonoroient le nom du meilleur des rois ; qu'en le trahiſſant, ils faiſoient ſervir ſes valets même au malheur de ſon peuple, qu'ils faiſoient gémir sous un joug de fer. C'eſt pour fuir le spectacle insupportable de leur despotisme que j'ai quitté la France.

BROUILLONO.

Bravo, vous parlez là dans le sens de la révolution.

Leurs excès devoient l'amener ; & elle a été hâtée par leurs dernieres fautes. Dans leur ſoif insatiable d'argent, ils ont voulu par deux édits prendre aux sujets jusqu'à leur dernier sou. Le parlement a refusé d'enregiſtrer. D'Eprémesnil, tête chaude, a demandé les états-généraux, & la France excédée a répété ce cri d'un bout du royaume à l'autre.

Le duc d'Orléans conçut alors, ou d'autres conçurent pour lui tout le parti qu'il pouvoit tirer de la disposition des esprits. On forma le projet de le porter sur le trône.

FORMOND.

Lui ! ce prince avili par la crapule, qui a déshonoré jusqu'à son physique, dont le cœur corrompu & abruti par les passions les plus basses, ne connut jamais ni la fermeté de la vertu, ni même l'audace du crime.

BROUILLONO.

Ah ! c'eſt bien là ce qui nous a fait manquer deux fois notre coup ; mais nous croyons qu'après avoir tout fait, il auroit au moins aſſez de courage pour profiter de nos ſervices.

156

FORMOND.

Eh ! comment avez-vous pu adopter l'idée de proposer à la nation un tel maître, ſans craindre qu'elle ne le repouſsât avec horreur ?

BROUILLONO.

Bon ! vous ne savez donc pas qu'il n'y a qu'un scélérat intrigant qui puiſſe faire quelque chose du peuple ; un honnête homme ne sera jamais son idole.

FORMOND.

Ainsi, vous avez eu le ſecret de concilier l'amour & l'eſtime de la nation au plus dépravé de tous les hommes.

BROUILLONO.

Quant à l'eſtime, nous nous en sommes volontiers paſſé ; pour l'amour, nous l'avons porté jusqu'à l'enthousiasme.

FORMOND.

Et le moyen.

BROUILLONO.

Le moyen, le voici.

Le prince bien endoctriné, de fier, hautain, avare & inſouciant qu'il étoit, est devenu ouple, affable, populaire et généreux à l'excès

Le ciel venant à notre ſecours, nous a amené un hiver terrible. Nous avons fait faire au nom du prince, par les curés de Paris, des charités immenses, dont nous avons eu ſoin de ne point rembourser les fonds dont nous avions besoin ailleurs.

Nous liguant avec le ciel per un peu d'intrigue, nous avons par des moyens adroits causé une famine générale au milieu de l'abondance, afin d'avoir occaſion de faire publiquement de grandes diſtributions de pain à ceux que nous avions affamés.

Chaque acte de bienfaisance étoit bruyamment proclamé par tous les journaux qui nous ont beaucoup coûté, parce que les auteurs n'ont pas eu la bonté de ſe laiſſer duper comme les curés de Paris.

Vous sentez que nous avons été bientôt en bonne réputation : nous avions ſoin encore de la faire prôner par un grand nombre de gens qui, pour un écu, fréquentoient les cafés & les promenades pour débiter les nouvelles & les louanges dont nous leur avions donné la liſte le matin.

C'eſt dans ces circonſtances que les états-généraux ont été convoqués.....

FORMOND.

Je vois que le prince a été élu tout d'une voix, & qu'il n'a été embarrassé que du choix de la représentation qu'il accepteroit.

BROUILLONO.

Point du tout. Pas un bailliage ne pensoit à nous. Dans la ville capitale même de notre apanage, nous n'avons pas eu une voix. Il nous a fallu aller intriguer dans la petite ville de Crépy en Valois, & encore ce n'a été que sur la promesse formelle de ne point accepter, que nous avons été nommés.

FORMOND.

A quoi donc cette nomination avançoit-elle ton patron ?

BROUILLONO.

Parbleu, à obtenir ce que nous voulions : nous avons oublié la promesse, et nous avons reçu nos pouvoirs dont nous nous promettions bien de faire un bon usage.

FORMOND.

Cela n'est pas loyal.

BROUILLONO.

Non ; mais cela est utile. Voyez quel parti

nous en aurions tiré si le patron eût été un peu moins peureux.

Nommé, quoique par supercherie, aux états-généraux, nous n'avons plus qu'à suivre nos desseins.

Pour fournir la carriere qui s'ouvroit devant nous, il falloit nous emparer de l'opinion publique, ou plutôt la former et la diriger.

Nous avons donc soudoyé en même temps, d'une part, les plumes qui ont voulu se vendre à nous ; & l'on n'en manque jamais ; de l'autre, les gens désœuvrés & affamés, toujours aux ordres de ceux qui veulent les payer, afin de mettre les esprits en fermentation, & de causer une effervescence générale.

FORMOND.

Mais la police, avertie de vos jolies petites manœuvres, pouvoit les traverser.

BROUILLONO.

Oh ! mais le gouvernement rendu timide par ses propres fautes, n'osoit point agir avec vigueur ; nous avions soin nous-mêmes d'augmenter ses craintes en lui peignant le mal plus grand encore qu'il n'étoit ; et en lui conseillant la plus grande modération, nous avons fait ensorte qu'il nous laissât le champ libre.

FORMOND.

Fort bien. Enſuite.....

BROUILLONO.

Cela alloit à merveille. Cependant nous avions encore la nobleſſe & le clergé qui nous gênoient. Ces deux grands corps auroient pu nous oppoſer de grands obſtacles. Nous avons appelé ſur eux la haine générale.

FORMOND.

Mais j'ai oui dire qu'ils avoient accordé volontairement tout ce qu'on leur demandoit.

BROUILLONO.

Oui, vraiment ; ils nous avoient joué ce mauvais tour. C'étoit bien aſſez pour le bien public ; mais c'étoit beaucoup trop pour notre bien à nous. Nous étions perdus ſi la nation s'en tenoit à leurs offres. Nous avons donc mis tout en uſage pour ſemer la défiance & pour allumer une fureur de parti. Nous avons réuſſi à ſouhait. La ſeule qualité de noble ou eccléſiaſtique, eſt devenu, grâce à nos ſouhaits, un titre de réprobation aux yeux du peuple, & il n'a pas tenu à nous, que tous les nobles & les prêtres ne fuſſent égorgés.

Dans l'aſſemblée des états-généraux nous avons ſemé & fomenté la diviſion entre les ordres; car nous avions, comme bien vous l'entendez, des créatures dans chacun d'eux. Parmi la nobleſſe les d'Aiguillon, Duport, Crillon, Menou, Lameth, & autres; dans le clergé, l'abbé Syeyes, les abbés Grégoire, Gouttes & autres preſtolets; dans les communes ou le tiers, Mirabeau, Barnave, Robeſpierre, Biauzat, Bouche, Péthion, & grand nombre d'autres qu'il ſeroit trop long de vous nommer.

FORMOND.

En voilà bien aſſez. Grand Dieu ! quelle réunion de ſcélérats; je défie qu'il y ait un ſeul crime dont le principe ne ſe trouve dans l'une de ces âmes-là.

BROUILLONO.

Ces meſſieurs avoient le département des provinces, ils y faiſoient circuler notre doctrine, & y dirigeoient les mouvemens de nos partiſans.

FORMOND.

Fort bien, voilà un empire joliment travaillé; mais enfin, le gouvernement n'a point ouvert les yeux.

162

BROUILLONO.

Si, il a conçu des ſoupçons; mais pour nous mettre à couvert de ſes coups, nous avons fait déclarer, par un bon décret, les membres de l'aſſemblée nationale inviolables.

FORMOND.

Queſt-ce que cela ſignifie?

BROUILLONO.

Je n'en ſais trop rien; mais le peuple que nous avions inſtruit, l'a entendu à merveille, & auroit étranglé le premier qui auroit voulu arrêter un membre des états.

Cependant nous avons ſu nous-mêmes mettre à profit les ſoupçons de la cour; c'eſt nous qui lui avons donné le conſeil de faire approcher des troupes de Paris, ſous le prétexte de maintenir l'ordre; & tandis que ce raſſemblement nous a fourni l'occaſion de corrompre les régimens, nous avons préſenté au peuple cette opération comme un acte de tyrannie qui menaçoit ſa liberté & celle de ſes repréſentans. Enfin nous ſommes parvenus à porter au comble l'eſprit d'inſubordination & de révolte.

Il ne nous falloit plus qu'une occaſion pour faire éclater l'inſurrection; nous avons donc

arrangé & conseillé le fameux lit de justice du 23 juin 1789; nous comptions bien qu'il occasionneroit l'embrâsement. Nous avions nos gens tout prêts à Versailles, & nos ordres étoient donnés dans les provinces; nos émissaires ont donné le signal; mais le peuple est craintif, & la présence de son roi lui en impose; malgré la défection des gardes-françoises, que nous avions bien payés, l'émeute n'a pas eu les suites que nons en attendions, mais du moins cette journée a servi à donner un degré de plus à la chaleur des têtes.

Nous avons vu que ce ne seroit qu'à Paris que nous pourrions exciter une révolte.

Nous avons pris nos arrangemens en conséquence, nous avons semé les bruits les plus allarmans, nous avons arrangé un complot, absurde à la vérité; mais avec le peuple il n'est pas besoin de tant de précautions contre la ville de Paris; nous nous sommes assurés de la populace; nous avons rassemblés cette horde nombreuse de gueux qui vole par-tout où ils voyent l'espoir du brigandage, nous nous sommes assurés de quelques chefs parmi ces êtres avilis, que l'habitude du crime rend capables de tout, & que l'argent mene à tout; nous avons eu bientôt les Camille, les Marat,

les Briſſot, les Théroigne, même quelques-uns de nos braves légiſlateurs ; & il ne nous falloit plus qu'une circonſtance heureuſe pour agir.

Le gouvernement la fit naître ; nous apprenons que le renvoi de Necker, encore adoré du peuple, eſt décidé ; auſſi-tôt nos chefs ſont commandés, les poſtes aſſignés, les rôles diſtribués. Au jour indiqué nos cohortes ſont raſſemblées & conduites par leurs capitaines aux différens lieux où elles devoient agir, prennent en paſſant les armes que nous avions fait fabriquer d'avance, dans les dépôts que les chefs connoiſſoient, & portent par-tout le fer & le feu.

Cependant une troupe choiſie promenoit dans les rues le buſte de M. Necker, & à côté de lui celui du duc d'Orléans, pour marquer qu'il ne reſtoit plus d'eſpoir qu'en lui, & exigent qu'on lui rende les honneurs dus au roi : on le proclame même ſous ce titre.

Il attendoit dans ſa maiſon de Mouſſeaux le ſuccès de notre intrigue ; nous lui fîmes dire de paroître, & s'il eût ſuivi notre conſeil il étoit roi ; mais on le trouva incertain, irréſolu, tremblant ; inutilement le fidele Latouche & le grand Mirabeau employerent leurs efforts

&

& leur éloquence pour lui donner un moment de courage ; ils ne purent le déterminer, il voulut attendre, le moment fut manqué, le lendemain la bourgeoisie s'arma & nous opposa de nouveaux obstacles.

FORMOND.

Voilà un homme qui sait beaucoup faire pour perdre un royaume, mais rien pour l'acquérir.

BROUILLONO.

Vous avez bien raison; aussi sommes-nous sur le point d'abandonner la partie, mais Mirabeau nous retient.

Il arrangea un plan de lieutenance-générale du royaume, & se chargea de le faire réussir; il falloit se presser, car la garde-nationale se formoit, elle avoit mis à sa tête un homme dont les yeux nous importunoient; il falloit agir avant qu'il eût assez de force pour nous arrêter; il falloit profiter de la chaleur du peuple, & ne pas lui laisser le temps de se refroidir.

Il fut donc convenu que par le moyen de la famine factice, d'un nouveau complot contre la liberté, que l'on feroit semer partout; & à l'aide de calomnies bien noires,

bien atroces, répandues contre la reine, dont nous nous étions, depuis long-temps, attachés à noircir la réputation, on porteroit le peuple, ou du moins la populace, à faire une irruption à Verſailles, & qu'on mêleroit parmi elle un certain nombre de gens qui, moyennant de l'argent, aſſaſſineroient la reine, le roi par inadvertance, & feroient ainſi place à notre héros.

FORMOND.

Dieu! je friſſonne d'horreur!

BROUILLONO.

Oui, il y a auſſi quelques-uns de nous à qui ce projet a cauſé un tremblement involontaire; mais M. Mirabeau, qui a l'âme ferme, nous a raſſurés par un argument ſans réplique. » Vous aurez toujours un roi, nous dit-il, » imbécilles que vous êtes; qu'importe que » ce ſoit Louis XVI ou Louis XVII ».

Cela étoit convaincant; nous allâmes donc à notre beſogne.

Il nous fallut trois mois pour bien travailler le peuple par la faim & par les diſcours, pour allumer ſes fureurs contre la reine par les imputations, & contre les gardes-du-corps par une impoſture; pour gagner la troupe

ſoldée, & le régiment qui étoit à Verſailles, pour raſſembler nos coupe-têtes & nos chefs. Enfin le 5 octobre 1789, le branle eſt donné; cette fois notre prince, tout en tremblant, ſe montre, & tout va à merveille; mais l'aſpect du ſouverain glace encore nos cœurs français, & cette diable de garde-nationale nous fait encore manquer notre coup : tout finit par amener le roi à Paris.

FORMOND.

Voilà donc l'hiſtoire de cette révolution dont j'entends parler ſi diverſement.

BROUILLONO.

Comme ſi vous aviez préſidé à tous les événemens.

FORMOND.

Mais tant d'intrigues, tant de complots ont dû coûter des ſommes immenſes.

BROUILLONO.

Quelques trentaines de millions. Oh! l'argent n'a point manqué.

FORMOND.

Et où diable l'avez vous pris?

BROUILLONO.

La fortune du prince d'abord eſt conſidérable, nous avons auſſi beaucoup reçu des Proteſtans, des Juifs, à qui nous avons accordé les droits de cité, & puis l'Angleterre a fourni le reſte.

FORMOND.

Comment l'Angleterre ?

BROUILLONO.

Oh dame, dans les grandes entrepriſes, entendez-vous, il faut un peu d'aide, il nous falloit un coup d'épaule, & ſur-tout de l'argent ; nous nous ſommes arrangés avec M. Pitt, nous lui avons promis, en cas de réuſſite, de lui vendre les colonies, & il nous a fait quelques avances ſur le prix.

FORMOND.

Et l'on ne vous a point encore montré ton prince, ſon Mirabeau, ſa clique & toi, élevés à quelques pieds au-deſſus de vos concitoyens dans une place publique ?

BROUILLONO.

Bon, ils n'oſeroient remuer, c'eſt nous qui faiſons pendre les autres. Cependant la juſtice a voulu prendre au ſérieux la plainſan-

terie du 5 octobre; cela lui a paru par trop fort, elle s'est avisée de prendre de l'humeur & d'informer, mais nous avons su lui lier les mains.

FORMOND.

Par quel moyen?

BROUILLONO.

En manque-t-on quand on peut tout? Vous savez bien qu'autrefois, quand on s'avisoit de rechercher quelque criminel puissant, on imposoit, au nom du roi, silence au procureur-général, jusqu'à ce qu'il plût audit seigneur roi de lui délier la langue.

FORMOND.

Mais c'étoit-là précisément un des abus les plus crians de l'ancien ministere : tout les hommes doivent être égaux devant la loi.

BROUILLONO.

C'est bien ce que nous avons dit, & ce que nous aurions pratiqué s'il se fût agi d'un de nos ennemis, mais pour nous la regle doit fléchir. Nous avons donc fait décréter que l'on ne pourroit poursuivre aucun membre de l'assemblée, qu'elle n'eût préalablement décidé qu'il y avoit lieu à accusation.

170

FORMOND.

Ainſi ces meſſieurs ſe ſont mis au-deſſus de la loi ; à ce que je vois le deſpotiſme n'a fait que changer de main.

BROUILLONO.

Chut, n'allez pas dire cela, vous vous feriez lanterner.

FORMOND.

Au moyen de quoi la juſtice a été forcée de reſter dans l'inaction.

BROUILLONO.

Mon Dieu non, l'enragé a pouſſé ſa pointe ; elle a enrendu 200 témoins, & elle eſt venue apporter la procédure à l'aſſemblée, en lui annonçant que deux de ſes membres étoient dans le cas d'être décrétés. L'aſſemblée a envoyé cela au comité des rapports, qui rapporte dans le moment actuel. J'attends des nouvelles. Tenez, nous triomphons, on applaudit... On vient, ah, c'eſt l'honnête Bruyant.

(*SCENE II à l'ordinaire prochain*).